

Review

Reviewed Work(s): *Le Récit aujourd'hui* by Jérôme Game

Review by: Jennifer Howell

Source: *Dalhousie French Studies*, Vol. 100, Special Issue : Mouloud Feraoun : Lectures postcoloniales et trans-inter-culturelles (Fall 2012), pp. 145-146

Published by: Dalhousie University

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43488368>

Accessed: 22-11-2020 18:48 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Dalhousie University* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Dalhousie French Studies*

various essays presented here. Indeed Delannoy calls for the creation of a new environmental paradigm, one that responds to Persels' initial inquiry and explains "pourquoi l'appel aux humanités dans toute leur alterité par rapport aux sciences dites 'dures' est primordial et urgent" (145).

Jennifer Howell

Illinois State University

\*\*\*

Game, Jérôme, dir. *Le Récit aujourd'hui*. Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 2011. 174 p.

L'ouvrage collectif dirigé par Jérôme Game regroupe les contributions de neuf auteurs qui s'interrogent sur la question du récit. Quelle relation existe-t-il entre récit et narration ? Ou pour reprendre la formule de Game, « comment expression et narration parviennent-elles à passer l'une dans l'autre sans se figer ni s'instrumentaliser » (7) ? Pour y répondre et ensuite explorer les enjeux du récit contemporain, Game et les contributeurs du volume proposent des analyses qui relèvent de la notion de syntaxe. Outre sa signification linguistique, la syntaxe désigne ici les règles par lesquelles les unités du récit se combinent comme dans la phrase. D'après Game, une étude syntaxique du récit révélerait ce qu'il appelle « la grammaire de texte » (7). Dans cette perspective, toute analyse structurale du récit se focaliserait sur les unités narratives qui le composent aussi bien que sur la façon dont elles s'y organisent. Or, si la syntaxe appartient au domaine linguistique, que pourrait-on dire des arts non linguistiques ; s'agit-il toujours du récit ? Ou bien l'extension des études syntaxiques aux arts non linguistiques poserait-elle « les bases d'un nouveau régime de récit » comme le suggère Game (15) ? L'objectif de l'ouvrage est donc d'étudier la mise en récit, autrement dit l'art de raconter, en littérature et dans les arts.

Pour lancer le débat, Lionel Ruffel examine des narrations documentaires marquées par l'hétérogénéité née de l'intégration de divers documents au sein du récit. Quant à son corpus, Ruffel privilégie les œuvres dont l'approche ressemble à celle des sciences humaines et sociales plutôt qu'à celle des littératures narratives. Selon Ruffel, l'emprunt des méthodes journalistiques et autres mène à une littérature axée sur les discours sociaux. Éric Suchère propose ensuite l'étude de la peinture et des surfaces qui la constituent, présentation chronologique qui lui permet d'introduire le concept d'« abstraction syntaxique » comme phénomène des dernières décennies (44). Cette abstraction est « une peinture de grammairiens » qui vise à maintenir ce qui identifie la peinture en tant que genre, à savoir le processus de création, la contrainte matérielle, etc. (44). De la grammaire des surfaces, nous passons au montage cinématographique ou ce que Pierre Sorlin appelle « syntaxe filmique » (58). La juxtaposition cinématographique des mots et des images entraîne toujours chez le spectateur une association mot-image malgré les intentions du cinéaste. Il s'ensuit que la syntaxe devient facultative au cinéma : « Il y a évidemment, de la syntaxe dans tout récit cohérent. Cette syntaxe est indépendante de la langue utilisée [...] l'intrigue est régie par des effets de cascade, toute action entraînant par ricochet d'autres actions » (70). Christian Doumet s'interroge sur l'impuissance du langage face à la musique en raison de son caractère ineffable ; c'est-à-dire que la musique est inexprimable puisqu'elle s'exprime à l'infini. À partir d'un poème de Tardieu sur la tâche impossible d'un élève de musique, Doumet propose l'étude de ce qui reste après la musique lorsque nous retournons à la langue comme moyen d'expression insuffisant pour « traduire » l'expérience sonore.

En revanche, Véronique Fabbri s'intéresse à la syntaxe de la danse (et donc du danseur) et non à l'expérience du spectateur. Contrairement à la formulation des énoncés

à travers l'expression orale et écrite, Fabbri suggère que le langage artistique en général comme celui de la danse doit servir à « composer des affects » (95). C'est ainsi que la danse paraît comme une anti-syntaxe linguistique. Or, d'après Fabbri, c'est ce travail contre la syntaxe—ce que Fabbri décrit comme « la spatialisation de la syntaxe » sur scène—qui mène à « une rematérialisation de l'écriture » (101), à la construction d'un mouvement. Éric Vautrin s'interroge sur une autre forme de mise en scène : la représentation théâtrale. Similairement à l'analyse de Fabbri, Vautrin démontre que le travail de trois metteurs en scène contemporains a pour résultat des textes communs, des « surfaces textuées » (110). Selon Vautrin, la « phrase théâtrale » n'est pas donnée par avance au spectateur mais se révèle en tant que processus de création au cours de la représentation (110). L'enjeu théâtral devient donc la transformation des représentations en « espace commun qui pourrait recevoir ce qui vient, l'imprévu comme l'errant, et tirer sa force motrice ou motivante de sa disparité même » (122). Joseph Mouton propose pour sa part des réflexions sur l'œuvre de Joseph Beuys et son contenu mythique. Suite à cette brève intervention, se trouve l'analyse contributive par Christine Ross. Dans son essai, Ross étudie les installations vidéo et filmiques de l'artiste canadien Stan Douglas dont la complexité stylistique vient de l'exploration des dimensions temporelles. Selon Ross, la narrativité de Douglas dans son travail d'installation se rapporte « à la construction d'un récit historique en voie de déconstruction » (138). C'est ainsi que le travail de Douglas recycle le récit historique afin d'utiliser le passé pour modifier le présent et, par extension, l'avenir. Enfin, Aliocha Wald Lasowski examine la syntaxe de la pensée barthésienne en s'appuyant sur quatre aspects majeurs : le fragment, la trace/le tremblement, la musique, et l'ouverture vers la diversité esthétique et politique. En passant par Édouard Glissant, Wald Lasowski souligne la composition de nouvelles syntaxes grâce à la pensée du divers qui élargit notre relation avec le temps et le monde.

Cet ouvrage a plusieurs mérites, le principal étant sa portée méthodologique et disciplinaire. Suite à la lecture de ces essais, nous sommes invités à considérer comment la littérature et les autres arts (le cinéma, la peinture, la musique, le théâtre, la danse, les installations, la performance, la vidéo) manifestent une créativité syntaxique : « La pluralité des modes opératoires [...] implique [...] d'envisager pour leurs rapports un commun qui ne se résume pas au linguistique mais passe par la sensation et ses agencements » (Game 16). Les analyses proposées contribuent ainsi à la réflexion sur l'idée d'un récit qui émerge après les innovations narratologiques du Nouveau Roman et du roman postmoderne à l'américaine et, plus important encore, sur l'idée d'un récit qui transcende son moyen d'expression. Le lecteur remarquera alors une certaine convergence théorique et épistémologique dans les contributions regroupées ici dont les auteurs ont souvent recours aux œuvres de Barthes, Derrida, Ricœur, Deleuze et Rancière. L'effet est celui d'une analyse cohérente dans son ensemble qui fournit au lecteur un aperçu approfondi d'œuvres singulières.

*Jennifer Howell*

*Illinois State University*